

La grande décadence *The Wolf of Wall Street* de Martin Scorsese

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 166, March–April 2014

50 ans après... *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71194ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2014). Review of [La grande décadence / *The Wolf of Wall Street* de Martin Scorsese]. *24 images*, (166), 57–57.

La grande décadence

par Alexandre Fontaine Rousseau

La caméra de Martin Scorsese a toujours été féroce, emportée. Rarement, pourtant, l'a-t-on vue aussi déchaînée et positivement enragée que dans ce *Wolf of Wall Street* – dirigé avec tellement de fougue que l'on peut en fait difficilement concevoir qu'il a été réalisé par un homme aujourd'hui âgé de 71 ans. Orgiaque, aussi maîtrisé que glorieusement dégénéré, ce spectacle carburant à l'excès pur révèle un cinéaste au sommet de sa forme, virtuose et fier de l'être, renouant en quelque sorte avec la fureur et l'insolence des œuvres de sa jeunesse. Pourtant, il se dégage de l'ensemble une indéniable maturité. Car ce Scorsese revitalisé, visiblement possédé par une colère que l'on devine inépuisable, pose non seulement un vif regard critique sur cette Amérique décadente qu'il dépeint ici avec une verve impitoyable, mais aussi sur son propre cinéma, depuis toujours fasciné par les escrocs minables tels que ce Jordan Belfort auquel il consacre cette imposante fresque de trois heures.

Dans un premier temps, on serait tenté de ranger *Wolf of Wall Street* aux côtés de *Goodfellas* ou de *Casino*, de ces films affectionnés depuis toujours par Scorsese qui traitent de l'ascension et de la chute d'hommes ne vivant (et ne mourant) que pour l'argent et le pouvoir. Mais la terrible ironie que soulève cette énième variation sur un thème familier, c'est qu'il n'y a plus vraiment de chute possible dans un monde où la morale n'existe plus; Belfort, crapule antipathique auquel le film s'efforce de n'accorder aucune qualité rédemptrice, se tire somme toute plutôt bien d'affaire. Parce qu'il a de l'argent. Parce qu'il croit en son avarice. Parce que le système, même quand il est contre lui, fonctionne en sa faveur. Même la vengeance divine, que symbolise cet éclair abattant en plein vol un avion censé le secourir, l'épargne. En fait, c'est l'équilibre de l'univers qui est ici déréglé – ce balancier dont l'inévitable retour constituait une forme de justice cosmique immanente chez Scorsese.


The Wolf of Wall Street est peut-être le film de la grande désillusion pour ce cinéaste



qui avait rêvé un jour de devenir prêtre. Déjà précaire dans *Shutter Island*, où elle reposait sur le mensonge et ne tenait qu'à un fil qui se brisait, la rédemption semble désormais impossible. Au contraire, le mal se perpétue, se propage; Scorsese, l'observant de l'intérieur, découvre comment le système capitaliste se légitime à force de discours triomphalistes, de drogues qui tuent les inhibitions. Il observe la transformation des hommes en animaux, l'effondrement de la culture que remplace la culture d'entreprise et laisse à Belfort /DiCaprio, arrogant maître de cérémonie, le soin de diriger ce véritable cirque humain nourri par le sexe, la cocaïne et l'argent. Devenu le seul régulateur des rapports humains, l'argent guide le monde par son mouvement frénétique – et le montage suit le rythme effréné que dictent des transactions financières vides de sens qui, en générant toujours plus d'argent, ne font qu'engendrer plus de chaos.

En fait, le cinéaste explore ici une veine comique sombre qui rappelle celle qu'exploreraient deux de ses films soi-disant mineurs des années 1980: le déjanté *After Hours* de 1985 ainsi que l'abrasif *King of Comedy* de 1982. Renouant avec la sauvagerie de ces films-jungle, Scorsese réinvente le burlesque, le façonne à l'image d'un monde dépravé où le ridicule et la réussite s'entremêlent, pervertissant les codes de la comédie américaine contemporaine au point d'atteindre des sommets de vulgarité sublime. À sa manière, *The Wolf of Wall Street* est un peu le pendant classique, ancré dans une certaine tradition

cinématographique, de l'iconoclaste *Spring Breakers* de Harmony Korine. Car, dans les deux films, l'image finit par supplanter le réel. Même l'arrestation de Belfort par des agents du FBI, captée par une caméra alors que l'ancien courtier tourne une pub, semble prisonnière de ce régime publicitaire auquel a succombé le monde.

L'ultime scène du film vient clore en ce sens l'ensemble de brillante manière: Belfort, pardonné alors qu'il ne s'est jamais repenti, invite une foule désirant partager son succès à lui vendre un simple stylo. «Sell me this pen.» Ce que révèle la répétition de ce mantra, c'est le triomphe absolu d'une mentalité mercantile carnassière que plus personne n'ose remettre en question – plus personne sauf la caméra de Scorsese qui observe désormais, plutôt que son loup, la tragique fascination qu'il exerce sur le public. Conscient d'avoir créé un monstre, le cinéaste découvre avec désarroi que celui-ci a gagné la partie, que la salle subjuguée s'est laissée séduire par son discours. Malgré sa condescendance, sa vacuité, sa cruauté. Devenu un modèle de réussite alors qu'il devait être le dindon de la farce, Belfort invite maintenant ses victimes à suivre son exemple – ultime blague d'une comédie qui, à ce point précis, s'avère tragiquement consciente de ne plus être tellement drôle. 

États-Unis, 2013. Ré.: Martin Scorsese. Scé.: Terence Winter, d'après les mémoires de Jordan Belfort. Mont.: Thelma Schoonmaker. Mus.: Howard Shore. Int.: Leonardo DiCaprio, Jonah Hill, Margot Robbie, Kyle Chandler, Rob Reiner, Jean Dujardin, Matthew McConaughey. 179 minutes. Dist.: Paramount Pictures.